

Nouveautés

Numéro 19, octobre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1975). Nouveautés. *Québec français*, (19), 6–9.



PÉDAGOGIE

pédagogie et lecture

Denyse BOURNEUF, André PARÉ
Éditions Québec-Amérique, Montréal, 1975, 143 p.

L'apprentissage de la lecture ne saurait se réduire à des activités purement mécaniques et répétitives. L'enfant doit être profondément engagé dans un processus d'apprentissage et il doit être concerné par les contenus qu'on lui fait lire. À cet égard, la littérature enfantine offre un réservoir inépuisable de textes significatifs, susceptibles de développer chez les enfants le goût de lire.

Optant résolument pour une pédagogie ouverte, les auteurs montrent comment et à quelles conditions le *coin de lecture* peut transformer radicalement le contexte éducatif de la classe. Une vaste gamme d'activités est proposée, avec des exemples de fiches d'exploitation de livres pour enfants.

Cet ouvrage qui intègre les courants pédagogiques les plus récents constitue un excellent guide pour les enseignants de l'élémentaire désireux de renouveler leur approche de la lecture. (C.V.)

GRAMMAIRE

savoir accorder le participe passé

Maurice GREVISSE
Ed. J. Duculot, Gembloux, 1975

Les règles particulières d'accord du participe passé constituent une «zone grise» où les usagers de la langue se découragent souvent de pénétrer.

Pour ceux qui voudraient s'y retrouver, une fois pour toutes, dans ce dédale de subtilités et de chinoïseries, le guide que vient de produire Grevisse est vraiment à recommander.

Les règles, clairement exposées, sont suivies par des exercices et leurs corrigés. (C.V.)

le français correct

Maurice GREVISSE
Éditions J. Duculot, Gembloux, 1973, 400 p.

Sous-titré *Guide pratique*, cet ouvrage de Grevisse n'a plus besoin d'une longue présentation, tant il est aujourd'hui répandu au Québec. Divisé en trois grandes parties, «Dans le vocabulaire», «Dans les catégories grammaticales» et «Dans les subordonnées», il indique l'usage traditionnel et l'usage nouveau en faisant preuve d'une étonnante souplesse. L'auteur laisse le choix à l'usager tout en soulignant les divergences d'emplois et de constructions,

mais les jugements modérés et quelquefois subtils qu'il porte montrent la «meilleure» route à suivre. Des exemples nombreux et autorisés proposent une liberté de choix considérable. Un Grevisse pour tous? Il faut le souhaiter! L'usage de ce guide suppose une certaine curiosité intellectuelle, un maniement régulier de la langue tant écrite que parlée et, par-dessus tout, le goût de perfectionner sa langue. Puissent les professeurs de français et leurs élèves utiliser à satiété cet outil merveilleux! La langue française ne s'en portera que mieux! (G.D.)

itinéraire grammatical, secondaire I

I. BELLEAU, J. GRUNENWALD, H. MITTERAND
Ed. France-Québec, 1975, 176 p.

Faire de la «grammaire une activité d'observation qui débouche sur l'exploitation pratique des données acquises», voici affirmée une nette préoccupation des auteurs d'une nouvelle collection consacrée à l'enseignement du langage et de la communication. À dessein, ils nous présentent le projet d'un «itinéraire grammatical» conçu pour les quatre premières années du secondaire qui vise, en un premier temps, à «l'étude des éléments et des mécanismes fondamentaux de la langue française *actuelle*» et, en un second temps, à «l'étude approfondie des transformations, des variantes sociales et stylistiques du français et des usages grammaticaux littéraires».

Un premier volume vient de paraître qui nous découpe la démarche de l'«itinéraire grammatical» en secondaire I. Premier-né de cette collection, ce livre de grammaire n'a rien de traditionnel. Inspirés de la pédagogie «situationnelle» du programme-cadre et des notions modernes de linguistique, les auteurs nous offrent des chapitres étudiés, riches d'observations pédagogiques et forts d'activités à exploiter autour de centres d'intérêt tels les «aspects généraux du langage», les «types et les structures de la phrase simple», le «groupe nominal», «l'emploi des temps de verbes» et «l'étude des fonctions».

Une invitation aux enseignants à se procurer ce premier volume. Une note finale... Parmi l'équipe qui a travaillé à la publication de cette collection spécialement destinée aux professeurs de français d'ici, nous retrouvons madame Irène Belleau, une militante active depuis longtemps engagée dans l'A.Q.P.F. Elle n'est certes pas étrangère au choix minutieux et varié de textes québécois et à l'esprit nettement enraciné et incarné de ce premier volume pour un «itinéraire grammatical» au Québec. (Jean-Louis LAVERDIÈRE)

LINGUISTIQUE

le livre des sacres et blasphèmes québécois

Gilles CHAREST
L'Aurore, Montréal, 1974, 126 p.

Il faut accueillir avec satisfaction tout ouvrage qui jette un éclairage nouveau sur les particularités linguistiques du québécois. Dans *Le livre des sacres et blasphèmes québécois*, Gilles Charest présente le phénomène du sacre sous différents aspects: les types de sacres et de sacreurs, les causes et le statut des sacres, les niveaux de langue, l'exploitation du sacre dans la littérature, le cinéma et certains media d'information... Le chercheur qui consulte fréquemment les quelques ouvrages de la collection *Langue française au Québec* dirigée par MM. Straka et Juneau trouvera peut-être superficielle l'analyse de Gilles Charest. Par contre, il ne faut pas s'adresser uniquement aux spécialistes; on doit développer chez les lecteurs, et je songe particulièrement aux étudiants, le désir de connaître leur langue davantage. Par ses nombreuses illustrations et sa présentation simple, *Le livre des sacres et blasphèmes québécois* est assuré de rejoindre un public ordinairement peu sensible aux problèmes linguistiques. (G.B.)

THÉÂTRE

la Pétaudière

Roland LEPAGE
Léméac, Montréal, 1975, 147 p.

Roland Lepage en est à sa deuxième publication «d'exercices pédagogiques» pour les étudiants de l'École Nationale de Théâtre. Avec *la Pétaudière*, il présente une satire «à gros traits et des joyeuses bouffonneries» sur la question linguistique du Québec. Il veut imprimer à la farce «une simplification d'images d'Épinal «et» cherche des situations qu'un public populaire puisse saisir de prime abord».

Comédie en sept journées se déroulant sur l'île de la Pétaudière (Québec), la pièce se veut l'affrontement entre le clan des mangeurs de soupe aux pois (francophones majoritaires) et le clan des mangeurs de soupe au barley (anglophones minoritaires). L'allégorie reporte le spectateur/lecteur à l'actualité loufoque/tragique à laquelle fut soumise le Québec au cours de l'été chaud du bill 22.

Projetée par un rythme soutenu, la pièce aurait pu soutenir plus rigoureusement la simplification des idées et des situations et garder son allure caricaturale même si l'auteur n'avait pas confondu «le travail à gros traits» avec la gaillardise facile sans cesse répétée et sans nuance. (R.B.)

citrouille

Jean BARBEAU
Léméac, Montréal, 1975, 105 p.

Si l'on en croit *Citrouille* et Jean Barbeau, l'année internationale des femmes aura avant tout servi à récupérer ce mythe de la femme libérée. Le drame n'est pas si simple en fait pour les trois féministes (Citrouille, Rachel et Mado) qui séquestrent un homme afin de «régler leurs comptes» avec lui et mènent «une guérilla sans merci contre les préjugés mâles qui les oppressent». S'ensuit une poursuite diabolique illusoire pour démystifier l'image de la Femme.

Dramaturge de l'interrogation de l'Être québécois, Barbeau privilégie toujours la conscience d'Être face à l'Être collectif. Ses personnages ne veulent ni démontrer, ni représenter; ils vivent la re-connaissance du «fond commun porteur de notre définition de l'homme québécois». *Citrouille* n'est pas la démonstration, mais la re-formulation des mythes qui ont entretenu le raisonnement humain. Si l'auteur, doué pour l'analyse psychologique, montre l'exemple d'un conditionnement social, il réussit cette analyse pour elle-même au lieu de s'enfermer dans le jeu des libérations. (R.B.)

POÉSIE

les roses bleues de la malombre

Madeleine GUIMONT
Gameau, 1975, 109 p.

Poésie d'exil et de présence à soi. Poésie dont le pays est le verbe, flore riche en inventions de toute sorte. Le cinquième recueil de Madeleine Guimont exprime très bien par son titre la présence de l'ombre qui donne le jour à la lumière et laisse fleurir, évanescences, les roses bleues fragiles dans le temps qui se cherche et la femme qui s'appelle... ou essaie de se nommer dans la mal-heure. (A.G.)

poèmes des quatre côtés

Jacques BRAULT
Éditions du Noroît, 1975, 95 p.

Ce recueil est une sorte d'essai du nontraduire, expression par laquelle l'auteur exprime cette presque impossibilité de traduire un texte poétique d'une langue à l'autre. Partant de textes de John Haines, de Gwendolyn MacEwen, de Margaret Atwood et E.E. Cummings, Brault essaie de livrer la signification de chacun de ces univers. Nous avons donc là un étrange recueil qui n'a son unité que dans l'attention aux textes et par les nontraductions du poète montréalais. Et d'ajouter le poète qui cite souvent, ne faut-il pas voir dans la citation «le comble de la nontraduction»? (A.G.)

ROMAN

Journal et souvenirs discours

Félix-Antoine SAVARD
Montréal, Fides, 1975.

On ne lit pas Félix-Antoine Savard parce qu'il est un auteur de l'innovation. C'est un grand écrivain de la fidélité. On y trouve, sous l'incantation de son verbe, la nourriture que l'on veut pour reprendre racine dans la paysannerie belle et haute dont nous sommes issus. Il faut accepter Savard comme il est, vibrant au passé, attaché à la simplicité et à la richesse d'un petit peuple qui a fait du pays une sorte de poème à la vie, soucieux de la beauté et de la justesse de la parole. «Je fus, je suis un paysan inconsolable» dit l'auteur de Menaud dans ses *Souvenirs* (p. 239). Il ajoute ailleurs: «Je tourne toujours autour des mêmes idées. Je cherche le profond, le centre d'où procèdent les êtres. J'ai soif de la source première, vitale, celle que les hommes n'ont pu, ne pourront jamais polluer» (p. 225). Avec les *Discours* qui nous replongent dans un Québec monolithique, le *Journal et souvenirs 2* offre des heures agréables de lecture. Nous y revivons le profond attachement d'un poète capable d'intelligence et de révolte, orienté vers son peuple comme vers son pôle et irrésistiblement attiré vers la liberté, cette «liberté qui n'est pas un marchandage, qui ne se borne pas à dire non à la servitude, quelle qu'elle soit, mais dit un OUI total, harmonieux et parfois lyrique et finalement invincible, à la beauté, à la vérité, à l'amour...» (*Discours*, p. 128). Nous pouvons toujours saluer en l'homme de Charlevoix, le contestataire de ce qui détruit l'Homme ou son peuple et le mage soumis à la beauté du Verbe et qui aspire au silence. (André GAULIN)

veuillez agréer...

Michèle MAILHOT
Montréal, La Presse, 1975, 145 p.

Un roman, un poème, un très bon texte pour «Les Beaux Dimanches» de Radio-Canada... voilà le dernier livre de Michèle Mailhot, *veuillez agréer...*

Cet écrivain a une plume qui s'amuse à mêler l'humour poétique à l'ironie cinglante de la vie. C'est un livre qui sait parler de la femme avec intelligence, on est loin de la traditionnelle image infligée à «l'intuition féminine». Dans ce roman, Michèle Mailhot a su désacraliser nos bonnes vieilles institutions: le mariage, la famille, le divorce, l'église, la justice et même tout l'univers de l'écriture et son «institution orthographique».

Michèle Mailhot a un style qui se veut vigoureux, gai, insurgé et un peu bravache face au bastion masculin. Cette femme-écrivains'inscrit d'emblée parmi les auteurs féminins que sont les Benoîte et Flora Groult, Christine Rochefort... Même si

ce roman tient moins à l'écriture onirique que *la mort de l'araignée*, il mérite d'être lu, rêvé et prêté. (C. DUBÉ)

CRITIQUE

la poésie nationaliste au Canada français (1606-1867)

Jeanne d'Arc LORTIE
Québec, Presses de l'université Laval, 1975, 535 p.

Et si la poésie québécoise avait existé avant Nelligan!

De cette poésie québécoise du XIX^e siècle, on ne retient que trop souvent le nom des seuls Crémazie, Fréchette, Chapman, oubliant dans les ténèbres du temps une multitude de poètes, plus obscurs les uns que les autres, qui enfouissaient leurs travaux dans les journaux et revues. Souvent plus «rimailleurs» que poètes, ils n'en jouèrent pas moins un rôle important dans une société tout entière préoccupée de sa survie en tant que peuple conquis et colonisé.

Le poète s'affirme comme le témoin de cette lutte vitale. Il devient le véhicule principal (avec le prêtre) de l'idéologie dominante mise de l'avant par la faible intelligentsia québécoise: «La croix, l'épée et la charrue». À cause de cette préoccupation, sa poésie ne peut être qu'utilitaire. L'art pour l'art est rejeté en faveur du didactisme. Dans ce contexte, trois thèmes seront surtraités: la religion, l'histoire, le nationalisme.

C'est le dernier de ces thèmes qui fait l'objet du magistral et exhaustif (et que ces qualificatifs ne rebutent pas le lecteur non spécialiste!) ouvrage *la Poésie nationaliste au Canada français* que Jeanne d'Arc Lortie vient de faire paraître dans une de nos plus importantes collections consacrée à la critique littéraire: «*Vie des lettres québécoises*» (P.U.L.). Elle y démontre avec une rigueur scientifique rarement atteinte ici, l'importance et l'évolution du sentiment nationaliste depuis l'arrivée de Marc Lescarbot en Nouvelle-France (1606) jusqu'à la confédération (1867), sans oublier la houleuse période de 1837-1838.

Ouvrage richement documenté et qui, pourtant, ne dévoile qu'une partie des recherches que l'auteur a eu le courage de faire — dépouillement de multiples périodiques, catalogues bibliographiques, fonds d'archives... — *la Poésie nationaliste* s'impose comme l'ouvrage majeur en matière de littérature québécoise de l'avant XX^e siècle. En plus de mettre en lumière une foule de poètes oubliés, cette étude se veut un outil indispensable à la connaissance de la vie culturelle d'une époque qui, de plus en plus, a l'heur d'intéresser non seulement le chercheur, mais aussi le public-lecteur du Québec contemporain.



Un tel ouvrage ne peut que nous faire espérer des suites. Je me joins donc à Gaétan Dostie (*le Jour*, 19 juillet 1975, p. 12) et souhaite que Lortie, en plus de publier une bibliographie complète des poèmes dissimulés dans les journaux du siècle dernier, se donne comme tâche prochaine de préparer un «*Répertoire national*» réunissant ces oeuvres aujourd'hui inaccessibles à la majorité des lecteurs. (Guy CHAMPAGNE)

livres et auteurs québécois 1974

sous la direction de Clément MOISAN
Québec, les Presses de l'Université Laval, 1974, 415 p.

Revue critique de l'année littéraire. *Livres et auteurs québécois* n'a plus besoin de présentation. Ouvrage utile, s'il en est un, qui a pour but «de faire la synthèse analytique et critique de la production de l'année» dans le domaine de la littérature, de la langue, de la linguistique et des sciences de l'homme. On y trouve aussi trois excellentes études littéraires dont l'une de Lise Gauvin intitulée «Fréchette: des quiproquos dramatiques à l'ironie du conteur». Dommage que l'on songe à supprimer cette section en 1975! On y trouve encore des renseignements sur les prix littéraires, la liste des thèses et des principales études de littérature québécoise parues dans les revues, une bibliographie générale exhaustive et même les adresses des maisons d'édition. Et pour ceux qui l'ignorent, *Livres et auteurs québécois*... renferme une série d'études et de comptes rendus rédigés par une foule de spécialistes sur les livres parus en 1974. (A.B.)

parti pris littéraire

Lise GAUVIN

Montréal, P.U.M., 1975, 217 p.

Parti pris littéraire, c'est en quelque sorte une matière brute, source d'intérêt — ne serait-ce que pour l'histoire littéraire — et un projet informel, source d'agacement peu révélateur. Somme toute, l'approche «descriptive et analytique» du critique lui impose certains chapitres peu significatifs, un amas de citations et de considérations d'histoire littéraire superflues.

Situer *Parti pris* par rapport à Borduas, ce n'est pas neuf. Le parallèle avec les régionalistes pourrait être intéressant, mais en deux pages, on ne débouche nulle part.

En fait, Lise Gauvin le dira plus loin, *Parti pris* dénonce l'aliénation collective, économique, culturelle, sociale et politique d'une société. Sa démarche est reconnaissante, individuelle et collective, à la fois, de l'hybride canadien-français. Ainsi reconnu, le «joual» meurt — la langue n'est qu'une manifestation du «joual» qui est pensée et culture — et naît le québécois, l'homme nouveau, maître de soi et de son univers. *Parti pris* témoigne de l'urgence de ce passage historique. Il est beaucoup plus près de Memmi que de Borduas, et tout le reste

n'est que littérature. Il arrive toutefois que Lise Gauvin saisisse en une phrase-clé une dimension capitale du phénomène partipriste. «Sortir du champ littéraire tout en se servant des mots»... (p. 41) Telle est l'entreprise absurde et nécessaire de *Parti pris*. C'est peut-être, c'est même là le défi d'Hubert Aquin, à qui Lise Gauvin fait allusion, mais tout est dans la manière. Et cela aussi m'agace que *Parti pris littéraire* accorde plus de place à Aquin qu'à Godin. Aquin, c'est génial, mais ce n'est pas *Parti pris*.

Dans le chapitre qu'elle consacre aux récits publiés chez Parti pris, Lise Gauvin perçoit clairement la portée du «joual» littéraire:

Et ces récits grinçants, ceux de Parti pris, interrogatifs, provocateurs, violents, mais jamais anonymes, témoignent en dernier lieu d'une douloureuse percée de la parole dans le monde désormais défié de l'écriture. (p. 122)

Mais voilà qu'entre le «je» et le «il», je sens qu'on verse dans l'esthétisme. Car pour moi, le brouillage qui emmêle auteurs et personnages, destin individuel et collectif, c'est chez Girouard, Major, Renaud et Godin, davantage idéologie que style.

Il faut lire les quelques pages consacrées à Jasmin l'opportuniste, une véritable taloche aller-retour, soit dit en passant. Bien que je sois presque d'accord avec le jugement sévère que porte Lise Gauvin sur *Pleure pas, Germaine*, je ne suis pas certain que le voyage de Ti-Gilles en Gaspésie, ce retour au pays de la mère, des origines, et cette haine de l'autre qui débouche sur la reconnaissance de soi, je ne suis pas certain, dis-je, que cela soit insignifiant.

Cette étude qu'on peut lire aurait été à lire si elle avait été animée d'une vision unificatrice. (Maurice ARGUIN)

gabrielle roy

François RICARD

Montréal, Fides, 1975, 191 p. (*Écrivains canadiens d'aujourd'hui*)

Onzième volume de la collection des Écrivains canadiens (pourquoi pas québécois) d'aujourd'hui, le *Gabrielle Roy* de François Ricard est beaucoup plus qu'une «Introduction à l'oeuvre de Gabrielle Roy». Comme l'essai de Marc Gagné paru en 1973 (*Visages de Gabrielle Roy*), l'excellente étude de Ricard lève la voile sur cette femme «énigmatique, fascinante comme les steppes d'où elle vient, et tout identifiée pour nous, comme l'écrivain pur aux livres qu'elle nous donne».

François Ricard nous raconte d'abord l'histoire de Gabrielle Roy qui, en abandonnant le Manitoba en 1937, se consacre à l'écriture. Car l'écriture est à la fois séparation et réconciliation, retour en même temps que départ, solitude

et communication... Puis l'essayiste aborde l'étude de l'oeuvre qu'il divise en trois périodes: «*De Bonheur d'occasion* (1945) à *Alexandre Chênevert* (1954) ou le Cycle de l'exil» période qui comprend également *la Petite Poule d'Eau* (1950); «*De Rue Deschambault* (1955) à *la Route d'Altamont* (1966) ou le Cycle du retour» en passant par *la Montagne secrète* (1961) et enfin la troisième période, inachevée celle-là, que Ricard intitule «les Écrits postérieurs à 1966», c'est-à-dire: *la Rivière sans repos* (1970), *Cet été qui chantait* (1972) de même que le commentaire sur *Terre des hommes* (1967). Trois textes inédits de Gabrielle Roy complètent cette étude éclairante: «Mon héritage au Manitoba», «Montréal en 1941» (écrit au cours du passage de l'écrivain au *Bulletin des agriculteurs*) et «René Richard». (A.B.)

de l'ordre et de l'aventure

Jacques BLAIS

Les Presses de l'université Laval, 1975, 410 p.

Le mérite de Jacques Blais, et ce n'est pas un mince mérite, c'est de faire la lumière sur dix années de vie littéraire poétique québécoise. Et ce faisant, de brosser un tableau vivant, fin et impressionnant d'une décennie de vie québécoise, culturelle et poétique voire politique du Québec. Pénétrer la poésie au Québec de 1934 à 1944, c'est pénétrer dans une période où l'auteur discerne trois grands mouvements. D'abord cette année charnière de 1934 que Jacques Blais voit comme celle du passage d'un monde à l'autre, puis cinq années de mise en question des valeurs traditionnelles (1935-39), suivies de cinq années de consolidation formelle des valeurs nouvelles. Mais comme le fait remarquer l'auteur, chacune de ces étapes enclôt ses propres mouvements de statu quo et de progrès. À ce titre, c'est donc tout le livre dense de Jacques Blais qu'il faut lire pour en dégager une impression soutenue de changements culturels d'une décennie que l'on s'était entendu à décrire surtout comme stagnante. À travers ce tableau d'ensemble surgissent d'ailleurs des aimables visages de poètes plus ou moins connus car, vivaient dans l'ombre de Saint-Denis Garneau ou de Grandbois ou de Savard, un Dantin, un Hertel, une Vézina, une Routier, un Marchand. À la façon d'un peintre patient, Jacques Blais refait sous nos yeux la fresque imposante d'une époque que notre discontinuité historique avait déjà effacée. Son texte nous révèle à nous-mêmes, nous projette une image inconnue d'un pan essentiel de notre propre histoire et nous force même à remettre en question certaines notions acquises. À titre de questions, je donne celles-ci: que savons-nous de notre manichéisme profond — entre *Vivre* de tendance fascinante et *La Relève* et son absence au pays baptisée universalisme —; les poètes des années 34-44 sont-ils schizo-phrènes et en quoi leur expérience serait-elle exemplaire pour la collectivité; faut-il voir le *terrorisme* comme issu de Crémazie (p. 56) ou Crémazie n'est-il pas plutôt un poète essen-

tiellement politique (pourquoi n'est-il jamais revenu au pays en dépit des démarches de personnes cléricales influentes?) le «terroir» serait-il à définir rigoureusement: comme l'avouera Miron se demandant pourquoi on ne parlait pas de terroir quand Apollinaire nommait le pont Mirabeau et la Seine; de même, ne faudrait-il pas «réhabiliter» Camille Roy dont on fait un critique bénisseur (p. 42)?

Il faut vraiment remercier Jacques Blais, patient artisan d'un pan de notre histoire culturelle et critique raffiné de notre poésie (il faut lire les belles études de *Ménard* et de *l'Abatis*, des poèmes d'Hankéou ou de la poésie de Saint-Denys Garneau). Il donne à nos lettres un modèle d'étude précieuse, riche et dont on voudrait voir reprises la finesse et la pertinence. (André GAULIN)

DIVERS

médium-media

Office national du film
C.P. 6100, P-41, Montréal 101.

La dernière publication du Programme Société Nouvelle est constituée par un disque 30 cm qui aborde des questions aussi capitales que la qualité de la vie, le travail, la production, le temps libre, la consommation, la ville, les possibilités de changement pour la société. L'ensemble des entrevues retenues par Jean Coutu, le réalisateur, forme un constat accablant pour notre société caractérisée par «une course insensée à la production, un gaspillage éhonté des ressources matérielles et une exploitation systématisée de certaines classes sociales».

Ce document est à déconseiller pour tous ceux que le *Manuel du 1^{er} mai* a scandalisés. (C.V.)

nationalismes et politique au québec

Léon DION
Hurtubise-HMH, 1975, 177 p.

Il faut savoir gré à Léon Dion de nous donner cet essai sur les nationalismes québécois. L'auteur y fait une plongée dans notre histoire collective et analyse tour à tour les nationalismes conservatiste, libéral, social-démocrate et socialiste. De Duplessis à Bourassa et René Lévesque. C'est une étude éclairante que tous les Québécois lucides et ouverts sur le Québec et sur le monde auront intérêt à lire. On y comprend mieux l'évolution et les glissements des nationalismes et l'on y découvre que l'évolution du Québec, sous l'apparent pourrissement bourassien, suit sa trajectoire. (A.G.)

la société canadienne-française au XIX^e siècle. Essais sur le milieu

Gérard PARIZEAU
Montréal, Fides, 1975, 550 p.

Gérard Parizeau vient s'ajouter à la liste de

spécialistes du XIX^e siècle québécois en publiant une volumineuse étude, **la Société canadienne-française au XIX^e siècle**. Sous-titré **Essais sur le milieu**, cet ouvrage est composé en grande partie d'articles parus dans les périodiques **Assurances**, **Mémoires de la Société royale du Canada** et **The Canadian Historical Review**.

L'auteur ne prétend pas offrir au lecteur une véritable synthèse de la période. Il s'intéresse d'abord et avant tout à l'histoire sociale du pays. La première partie, «le Milieu», couvre trois étapes distinctes de l'évolution de la société canadienne-française avant 1900: «le régime colonial» (1800-1810), «le Bas-Canada en ébullition» (1837-1840) et «une société nouvelle» (1870-1900). Faite de considérations générales sur la population, le gouvernement, l'agriculture, le commerce et une foule de sujets plus ou moins connexes, cette partie du livre sert d'introduction à la deuxième, de loin la plus importante, intitulée «une Société en gestation: 1800-1900». Dans des notices biographiques parfois très développées, l'auteur retrace la silhouette d'une dizaine de «types sociaux» qui ont joué un rôle prédominant dans l'élite intellectuelle et bourgeoise du siècle dernier.

Gérard Parizeau choisit parmi les composantes de la vie publique ou privée du personnage celles qui le rendent sympathique au lecteur. Exception faite de celles de Masson et de Sénécal, les notices biographiques sont élogieuses. Amateur de la petite histoire, l'auteur ne craint pas d'introduire une anecdote, un extrait d'une lettre ou d'un document d'époque pour arrondir son portrait.

Un lecteur exigeant pourrait s'objecter à plusieurs aspects de l'ouvrage: l'inclusion arbitraire ou l'absence de certains membres des professions libérales; la pauvreté de l'outillage scientifique (par exemple, l'absence d'un index analytique ou d'une bibliographie des études consultées); l'utilisation d'une approche discutable où l'auteur tend à tirer des conclusions sur un milieu et sur tout un siècle d'après une analyse de la vie de quelques représentants seulement de l'élite de ce milieu; enfin, le manque de rigueur dans l'emploi de la documentation existante sur le XIX^e siècle occasionne des jugements sommaires sinon simplistes. Les quelques pages consacrées à la vie littéraire n'offrent aucun intérêt puisqu'elles reprennent sans discernement cette opinion, aujourd'hui fortement contestée, concernant l'inexistence de notre littérature avant le XX^e siècle.

Gérard Parizeau ne pouvait à lui seul fournir une explication satisfaisante de toutes les énigmes du XIX^e siècle au Québec. Ce n'est qu'en multipliant les monographies, les thèses et les travaux de recherche en équipe que nous parviendrons à saisir dans toute sa

complexité cette période si mal connue de notre histoire. (Kenneth Landry)

nordicité canadienne

Louis-Edmond HAMELIN
Cahiers du Québec, Hurtubise HMH, 1975, 458 p.

Le Nord est plus qu'un espace, il est une passion. Dans ce livre dense et documenté, le directeur-fondateur du Centre d'études nordiques de l'Université Laval examine le Nord canadien à la lumière d'un concept nouveau: la *nordicité*. Étudiant les «valeurs polaires» (VAPO) attachées aux différents points de peuplement, l'auteur propose de diviser le Nord en quatre grandes zones: Extrême Nord, Grand Nord, Moyen Nord et Pré Nord. Selon cette échelle, on obtient aujourd'hui 520 VAPO pour L.G. 2 (Grand Nord) contre 151 pour Chibougamau (Pré Nord) et 45 pour Montréal. Les valeurs polaires attachées à une région diminuent à mesure que les interventions de l'homme rendent l'endroit plus habitable. C'est ainsi que Schefferville est passé de 533 VAPO en 1941 à 295 VAPO en 1966. La frontière nordique recule progressivement.

D'autres chapitres étudient les problèmes politiques et économiques liés au développement du Nord. (C.V.)

les débuts du régime seigneurial

Marcel TRUDEL
Fides, 1975, 313 p.

Il faut se réjouir que les longues recherches du professeur Trudel deviennent accessibles à tous ceux que préoccupe notre histoire. Ce livre est une mine de renseignements qui passionneront tous ceux qui s'intéressent aux origines, au sens, au développement du régime seigneurial. Ceux qui prétendent en particulier que nous connûmes le régime féodal y découvriront que nous n'en avons qu'hérité des cadres. Avec Marcel Trudel et son beau volume, à l'index très riche, notre histoire prend feu et lieu. (A.G.)

les oiseaux de mon pays

Alice DUCHESNAY
La Presse, Montréal, 1975, 151 p. (\$3.95)

Excellente idée que cette troisième édition d'un ouvrage riche en enseignements de toutes sortes sur les oiseaux, que notre civilisation industrielle, urbaine et polluée aurait tendance à oublier. Soulignons aussi — cela en vaut vraiment la peine — la remarquable qualité littéraire de ce livre. Heureux les amants de la nature, car ils se plairont à la lecture captivante et agréable d'un texte rempli «de fraîcheur et de poésie» et de sympathie pour nos frères les oiseaux! Souhaitons que, lors de la quatrième édition, les magnifiques illustrations qui ornent et explicitent le texte soient toutes en couleurs. (G.D.)